

**MIKROS
NOIR**

YVES HUGHES

Piste au noir



PISTE AU NOIR

La collection *Mikrós noir*
est dirigée par Manon Viard

Ce roman est paru initialement sous le titre *Banal Transit*.
L'auteur l'a retravaillé pour cette nouvelle édition.

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3911-9

Yves Hughes

Piste au noir

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE L'AUBE :

Fleur de peau, 1998

Pâle copycat, 2020

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS (EXTRAIT) :

Et meurent les marionnettes, Calmann-Lévy, 2021

Juste un lendemain, Lattès, 2015

Méandre, Stock, 2014

Éclats de voix, Les Escales, 2013

En chantier, Stock, 2011

Intérieur nuit, Calmann-Lévy, 2006

Noces de paille, Calmann-Lévy, 2005

Même la pluie, Albin Michel, 2001

Décembre au bord, Librio, 2000

« **A**tlantique et mer du Nord, pour l'extrême ouest de Viking...

Je me suis réveillé au large de ma propre conscience.

— ... allant mollissant. »

Mes voyages immobiles ne m'avaient pas emmené plus loin que ma table de chevet, sans autre horizon que les chiffres fluo du radioréveil qui clignotaient en bleu turquoise, même pas outremer.

« Cromarty et Forties, Tyne et Dogger... »

Pas d'océan ni de plein vent, juste un petit souffle, le mien, et une voix hors du temps. Ou plutôt une voix dans le temps.

« ... grand frais en cours, mer forte devenant agitée. »

Le radioréveil s'était déclenché à 00:00 sur le chant d'une sirène des ondes m'informant de brumes côtières s'atténuant quelque part du côté de la mer d'Iroise.

Et c'est par une logique tortueuse, au milieu de forces 8 allant forcissant, que la figure d'Empédocle est venue s'immiscer dans mes rêves. Le vieux philosophe avec sa couronne d'or et ses chaussures de bronze, surnommé

« Empêche-vent » pour avoir protégé Agrigente d'une tempête en tendant des peaux d'âne autour de la ville.

Mon inconscient travaillait.

Plusieurs semaines qu'il n'avait pas mangé, bien avant son départ de San José. Et même s'il était capable de jeûner longtemps, son premier réflexe après avoir forcé la porte de son caisson thermique a été de bouffer ses voisins : deux chimpanzés de Guinée et un cacatoès de Malaisie rendus fous de terreur à chacune de ses attaques.

Les cages ont résisté. Il a quitté le local, cahin-caha, une patte après l'autre. Son ventre frottait le sol. Cent cinquante kilos répartis sur deux mètres de long.

Il s'est engagé au hasard à travers les couloirs, étonné de sa liberté. Il cherchait la chaleur. Les canalisations brûlantes lui rappelaient son marigot natal au Costa Rica.

Il a emprunté un coude sans savoir, à l'instinct. Il a continué d'avancer jusqu'à un cul-de-sac où sa mémoire venait d'identifier une odeur. Une odeur de chair, de sang. Une odeur immobile.

Il n'a pas eu à lancer son attaque, il a ouvert la gueule et il a mordu, d'un coup sec, dans cette viande tiède qui ne se débattait pas.

*

Il aurait pu rester dans son recoin tranquille à digérer son morceau de viande, comme il l'aurait fait chez lui là-bas au soleil. Mais il a décidé d'avancer.

Huit cents mètres en sous-sol dans la mauvaise luminosité des néons sales, dans la touffeur des canalisations, sous la terre tandis qu'en surface, dans le froid, se poursuivait l'immuable ballet des hommes et des avions.

Il avait soif.

Il a perçu des voix humaines. Ça l'a inquiété. Il connaissait mal les hommes qui l'effrayaient avec leur verticalité, mais il avait soif et malgré la peur il cherchait.

*

Un premier cri devant lui. Il a ouvert la gueule dans une attitude de défense. L'homme s'est mis à courir. Il a couru lui aussi, droit devant, sans réfléchir, dans ce déhanchement grotesque de sa race.

Dans sa fuite, l'homme laissait une porte ouverte. Il s'y est faufilé.

Il n'allait plus très vite maintenant, il fatiguait, mais il avait très peur. Et sa peur se manifestait par une volonté d'attaquer. Il s'éloignait de la chaleur, complètement désorienté.

Plusieurs cris, des gestes confus, des courses précipitées, des lumières et du froid.

Il débouchait sous une pluie glacée comme jamais il n'en avait reçu, dans des sifflements de vent, des grondements rauques de troupeaux inconnus.

Contre son ventre une sensation nouvelle et sous ses griffes un sable fuyant. Il avait froid. Des hommes faisaient un demi-cercle devant lui. Il percevait derrière eux des oiseaux s'envoler.

*

Mâchoires écartées, il a vagi contre ces hommes qui lui faisaient mal. Une succession de petits chocs durs contre sa peau, dans ses narines, et dans un œil, et dans sa gueule ouverte. Douleurs aiguës de métal qui forait sa gorge au plus profond.

Il avait cessé d'avancer, ensablé dans ce sol qui échappait à ses mouvements de pattes dérisoires. Un Airbus décollait en bout de piste. Il n'avait jamais vu d'oiseau aussi grand.

Un engourdissement progressif a gagné son corps, il était de moins en moins capable de bouger, frigorifié, déchiré. Il ne vagissait plus, ne se lamentait plus, ne pleurait plus. Il allait dormir.

Et c'est là qu'il est mort, sans le savoir, avec ses écailles arrachées, ses narines éclatées et son œil qui saignait. Il est mort plein de peur, de balles et de froid, avec ces grands oiseaux qui s'envolaient.

Empédocle évanoui, je n'avais pu me rendormir que par intermittence. La voix du radioréveil était revenue pour m'égarer entre Rockall et Shannon, de Cantabrico à Maddalena. Jusqu'au matin.

« Chutes de neige sur l'Île-de-France, prudence. »

Je me suis levé. Je suis allé jusqu'à la baie vitrée. Il faisait encore nuit et ça tombait consciencieusement, avec opiniâtreté. De gros flocons sourds. Mes plantations devenaient spectrales dans l'obscurité. J'ai scruté les silhouettes des quatre buis, le cavalier, le pion, la tour et le fou, aux angles de la terrasse. Il faisait trop sombre.

« Yann. »

Robin dans mon dos émergeait par la trappe, pyjama léopard et cheveux en bataille, un éclat de vert sous la paupière.

« Salut bonhomme. »

Je l'ai embrassé. Ses cheveux sentaient la nuit avec une note de grenadine.

« J'ai dormi comme la Loire.

— Comme *un loir*. »

Et j'ai pensé que la Loire aussi parfois quitte son lit. Il regardait par la vitre. Son souffle dessinait des cercles de buée.

« T'as vu ? »

Les toits de zinc se couvraient d'un blanc translucide pendant que la tête de la tour Eiffel illuminée se haussait du col au milieu des flocons.

« On dirait encore Noël », a-t-il dit.

Et on est restés l'un contre l'autre à regarder la neige qui tombait sur Paris avant les premières lueurs de l'aube.

*

« “Ligne en dérangement” ? », m'a-t-il demandé un peu plus tard, les yeux au-dessus du bol de chocolat chaud.

J'ai dit :

« Ta grand-mère ? Ses mots croisés ? »

— Celui-là elle le trouve pas : elle sèche, la pauvre Mamounette. »

Il a trempé une chouquette en cherchant. J'étais descendu lui en acheter pour le seul plaisir de goûter la première neige, refaire connaissance avec cette émotion.

Dans combien de neiges ai-je marché, enfant, accroché à la main de ma mère ? Mes neiges de Normandie. Dans combien de neiges avec mon père ? Pas suffisamment.

La perspective de la rue d'Alésia était brouillée par les flocons dans lesquels je m'étais engouffré. J'avais

respiré à pleins poumons et j'avais ouvert la bouche. On les laisse fondre ou on les croque, ça dépend des tempéraments. Moi je les croque toujours. Depuis mes flocons d'antan.

Empédocle les croquait-il ou les laissait-il fondre sur sa langue ? Connaissait-il seulement la neige ? Sans doute pas, comme les crocodiles du Costa Rica.

« “Décrochée” ? a dit Robin. Tu crois pas, Yann ?

— En combien de lettres ?

— Neuf.

— Ça rentrerait.

— J'ai pensé “pêche à la ligne”, m'a-t-il expliqué avec fierté. Une ligne en dérangement, tu sais, avec le poisson qui est parti.

— Je ne pense pas, Robin.

— C'est ce que m'a dit Mamounette. »

Il me regardait, déçu, du chocolat sur le menton.

J'ai demandé :

« Et ta mère ?

— Elle s'en fout.

— Je ne parle pas des mots croisés, bonhomme.

— Oh ben toujours pareil, tu sais : elle suspend. »

Instinctivement on a tourné la tête ensemble vers la trappe qu'il avait laissée ouverte. Sa mère dormait en bas dans leur grand appartement.

« Pas de temps à perdre ce matin ! »

On a sursauté. Ce n'était pas la voix de Valentine mais celle d'une animatrice radio.

« Un programme chargé où pour commencer nous recevons... »

Un acteur en promo.

« C'est toi qui as tripoté les boutons ? »

Il a tété la dernière goutte au fond de son bol et m'a dit non. Son réveil aussi clignotait « à cause d'une coupure pendant la nuit à cause du froid ».

« Anticyclone sur les îles Féroé », ai-je murmuré.

Il ne comprenait pas.

J'ai dit :

« Toute cette neige. »

Et aussitôt, malin, il a embrayé : tant de gens bloqués chez eux, les conducteurs de bus et les pilotes de course, les surfeurs, les pêcheurs, les agents secrets et les maîtresses d'école.

« Ça c'est sûr, a-t-il marmonné en regardant son bol. Surtout les pauvres maîtresses d'école. »

J'ai souri. Il avait tenté le coup.

J'ai dit :

« Vous allez pouvoir faire plein de batailles de boules de neige avec tes copains Bigle-Adémar et Bifesses-Belon.

— C'est qu'il tire méga-précis, Bifesses.

— T'en fais pas je t'apprendrai, des supercompactes, hyperpuissantes et aérodynamiques. Tu verras ça Robin, de véritables boules de neige dum-dum. »

Il pesait le pour et le contre. Ça lui plaisait bien, quand même, cette idée de boules dum-dum.

J'ai rajouté :

« Et puis vous construisez un bonhomme dans la cour. »

La perspective d'un bonhomme de neige est toujours un bon remède aux blues de sept ans. Il était convaincu. J'ai passé la main dans sa tignasse. La radio évoquait les premiers bouchons sur l'autoroute du Nord et les premiers avions déroutés.

« Chut... »

Et la découverte du corps d'un homme dans les sous-sols de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle.

Debout les pieds dans la neige au milieu des avions, je regardais le cadavre disparaître lentement sous les flocons. Il semblait s'aplatir sous le poids de l'hiver.

Ne dépassaient plus que les écailles, les arcades sourcilières et les narines déchiquetées. Tout le reste du crocodile était enfoui.

« On va avoir les ligues de protection des animaux sur le dos », a dit le responsable de la sécurité.

Maurel gardait les mains au fond des poches et la tête rentrée dans les épaules. J'ignorais si c'était à cause du froid ou de la proximité des avions.

Un ATR à hélices quittait son parking et suivait un petit engin dont l'arrière affichait, peint au pochoir, *FOLLOW ME*. Un appareil d'Avianca Colombia se présentait au décollage

Les voies de roulage avaient été dégagées. Les pistes aussi, de chaque côté desquelles s'accumulaient des talus de neige sale. Les taches de couleur des balises en émergeaient çà et là.

Je respirais une désagréable odeur de caoutchouc, de neige et de kérosène brûlé qui venait frapper mon cerveau.

« Où est-il ? »

Le responsable de la sécurité nous a montré l'entrée du passage qui plongeait sous le terminal.

« Dans un couloir au-delà du tri bagages. »

On l'a suivi. Le corps du crocodile n'intéressait plus personne.

« Il a fallu lui mettre onze balles, a-t-il quand même ajouté.

— Dum-dum ? » ai-je demandé.

Il a haussé les épaules.

*

On a emprunté une des rampes en béton qui descendent sous le terminal. Le responsable de la sécurité a plissé le nez.

« Le ventre de l'aéroport. »

Un immense espace éclairé où travaillaient les employés du tri bagages.

« On l'appelle le "trou" ».

Dans de larges tubes venus de l'étage supérieur les bagages dégringolaient sur des barquettes. Ça tombait sans violence, au rythme des enregistrements.

Sacs et valises cheminaient ensuite à la queue leu leu dans les baquettes le long d'un grand huit aux entrelacs compliqués, suivant un circuit de rails métalliques avant d'arriver devant les manutentionnaires qui les chargeaient sur des trains de wagonnets.

« Les objets hors gabarit sont convoyés à part, dans des monte-charge. »

Les bagages qui venaient des soutes des avions étaient déchargés des wagonnets directement sur les tapis roulants qui suivaient le chemin inverse pour remonter jusqu'aux carrousels d'arrivée. Ils étaient parfois interceptés par les agents des douanes quand les chiens marquaient.

Les employés du « trou » portaient les mêmes pantalons et les mêmes blousons bleus, ils jetaient les valises sans ménagement. Un nuage de vapeur sortait de chaque bouche.

« Uniquement les bagages voyageurs ? » ai-je demandé.

Il a tendu le bras.

« Le fret est en bout de zone, on peut y accéder par des passages souterrains. Justement. Vous allez comprendre... »

*

Le responsable de la sécurité franchissait une porte avec une carte magnétique. Il faisait de plus en plus chaud, sous la lumière de néons sales. On marchait dans le tunnel qui relie le terminal au fret en longeant la centrale thermo-frigo-électrique.

« C'est elle qui fournit l'électricité, l'eau chaude et la clim'. Le poumon de l'aéroport. »

Le ventre, le trou, le poumon. Je connaissais les yeux de l'aéroport : la tour de contrôle. On était passés devant en arrivant en voiture avec Maurel. Où était son cœur ?

Les tuyauteries qui couraient le long des galeries dégageaient une chaleur humide. Maurel regardait par terre.

« Le parcours qu'a dû faire le croco dans l'autre sens », a-t-il murmuré.

Le responsable de la sécurité s'est arrêté.

« Voilà. »

À la sortie d'un angle droit, dans un renforcement. Deux hommes étaient penchés.

« Commissaire Grémont, de la police générale de l'aéroport.

— Docteur Thiébaud, médecin au service médical d'urgence du terminal 1. »

Un troisième était allongé sur le sol.

J'ai senti les relents du cadavre mélangés aux eaux de toilette des deux vivants. Et sans doute aussi le souvenir du crocodile, plus âcre.

L'homme à terre paraissait avoir la cinquantaine, il était engoncé dans son manteau dont la manche droite manquait, arrachée avec le bras.

« Désarticulation sous la coiffe de l'épaule, a dit le médecin. Il ne s'est pas vidé de son sang et il n'a pas lutté.

— Pourquoi ?

— Il était déjà mort. »

Il n'y avait que quelques traces de sang séché autour du cadavre. Le crocodile n'avait pas mordu ailleurs, juste au-dessous de l'épaule.

Maurel s'était accroupi sur les chaussures sales aux semelles épaisses et je devisageais ce type allongé dans

sa mort, que je ne connaissais pas encore. Il portait les cheveux courts. Ses joues étaient bien rasées.

Le médecin m'a montré la nuque.

« Ecchymoses au niveau de l'occiput. Fracture du crâne. »

Les yeux étaient cerclés de noir.

« Pas de pétéchies », a-t-il précisé.

Le commissaire a soupiré.

« Rien du côté de la Diccilec, j'ai jugé utile de vous appeler. »

Le cadavre dégageait une impression de force que le bras manquant n'arrivait pas à démentir. J'observais la main. Les doigts étaient noueux, les phalanges épaisses et les ongles peu soignés.

Je voulais comprendre une première chose.

« Comment a-t-il pu arriver jusqu'ici ? »

Il fallait une carte magnétique, un code, ou un passe. Le commissaire de l'aéroport évitait de regarder le responsable de la sécurité.

« Attiré par quelqu'un ? »

— Son assassin ? »

L'hypothèse leur permettait à peine d'é luder une faute dans les procédures de sécurité. J'ai pensé : *Attiré contre son gré ou par curiosité ?*

Maurel a enfilé des gants et s'est mis à fouiller les poches. Pas de portefeuille, quelques pièces de monnaie, un trousseau de clés.

« Six.

— Aucun pass », a constaté le responsable de la sécurité.
Maurel se relevait.

« Pas de téléphone. On ne saura même pas s'il avait un billet numérique. »

On ne savait rien. Ni qui il était, ni d'où il venait, ni où il allait.

« Savoir s'il partait ou s'il arrivait », a dit quelqu'un à mi-voix.

Les deux chimpanzés et le cacatoès n'étaient pas remis de leurs émotions. Les barreaux de leurs cages portaient encore la trace des attaques du crocodile. Ça puait la fiente et l'excrément, la peur animale.

L'employé ne s'expliquait pas à la suite de quelles négligences le crocodile avait pu s'échapper. Il avait embarqué de San José sur un tout-cargo une semaine plus tôt; il attendait ici, à la station animalière de la zone de fret, depuis son arrivée, le temps du délai de douane et des formalités sanitaires. Le Jardin des plantes devait le récupérer aujourd'hui.

*

J'ai refait seul le chemin souterrain depuis la zone de fret jusqu'au terminal 1. Le trajet qu'avait suivi le crocodile.

J'ai marché dans les couloirs brûlants aux lumières crues et aux recoins sombres, avec cette présence de vie au-dessus. J'avais marché sous les champs de betteraves, sous la nationale 2, les départementales et l'autoroute du Nord.

Un parfum de violette s'est immiscé dans ma tête. Ça ne voulait rien dire. Ce n'était pas celui du crocodile, pas non plus celui de l'homme qui était mort. Ni des vivants. C'était juste une fausse odeur.

J'étais maintenant sous les pistes, à la verticale des avions.

Aucune trace du passage de l'inconnu. Par où était-il arrivé ? Où avait-il été tué ? Avait-on descendu son cadavre jusque-là ? Pour le cacher ? Le médecin de l'aéroport n'avait pas cherché des lividités sur le corps, j'avais préféré qu'il ne le manipule pas, notre légiste s'en chargerait.

Je me suis convaincu que ce type s'enfuyait.

Il était mort dans un tunnel à dix mètres sous la campagne au bord d'un aéroport. Et j'ai aussitôt pensé : *Il fuyait quoi, la campagne ou l'aéroport ?*

*

Le crocodile avait laissé des traces, lui : des griffures dans le sol. L'empreinte en creux de sa peur.

Apparemment il avait tenté à plusieurs reprises de faire demi-tour. S'était-il égaré ? Quelque chose l'avait-il effrayé ? L'assassin ?

En mesurant la profondeur des coups de griffes dans le béton, les techniciens de la Scientifique seraient peut-être capables de déterminer de quel endroit précis l'animal n'avait plus progressé seul. À partir d'où il trimballait un poids supplémentaire : celui du cadavre d'un homme, ou d'un seul bras humain.

Ils étaient arrivés. Une demi-douzaine de techniciens sous l'autorité du gros Georges. Je les ai trouvés près du corps où étaient toujours Maurel, le médecin, le commissaire de l'aéroport et le responsable de la sécurité.

Ils avaient commencé à travailler, dans leur combinaison, leurs gants et leurs surchaussures, de ces mêmes gestes lents. Entre la charlotte et le masque on ne distinguait que leurs yeux.

Georges observait les lieux. Le photographe figeait la scène.

« C'est un croco qui a fait ça ? »

J'ai désigné la perspective du souterrain.

« Échappé de la station animalière. Deux cents mètres depuis la zone de fret. »

Le médecin de l'aéroport attendait, personne ne lui posait de question. Un technicien disposait des cavaliers numérotés sur le sol.

« Il l'a secoué pour lui arracher le bras », a constaté Georges.

Il avait repéré des lambeaux du manteau sur le béton autour du corps, quelques particules de chair arrachées.

Les traces de sang ont été mesurées.

« Pas de gouttes, a dit un technicien. Pas de projections. De simples traînées en quantité minime, dans ce sens-là. Il ne s'est pas écoulé et la coagulation avait déjà commencé. »

C'était le sang du bras que le crocodile avait détaché. J'ai dit que j'aimerais savoir s'il traînait le corps depuis un moment avant de l'abandonner à cet endroit.

« Pas l'impression. Il a trouvé le cadavre ici et il lui a bouffé le bras sur place. »

Le responsable de la sécurité a murmuré :

« Son visage pourtant me dit quelque chose. »

Mais il ne le situait pas. Le commissaire de la police de l'aéroport a demandé qu'on lui transmette les empreintes digitales et il est parti avec le médecin.

Le gros Georges avait retroussé la manche du manteau ainsi que deux épaisseurs de pulls.

« Aucune trace de défense.

— Il portait deux pulls ? » a fait Maurel.

Deux pulls l'un sur l'autre. Et pas de montre au poignet.

Un technicien a gratté sous les ongles de la main et il a glissé les particules récoltées dans un scellé, puis il a pris les empreintes papillaires. L'annulaire ne portait pas d'alliance. Georges a prélevé des traces sur le col du manteau.

« Cheveux. »